

Rideau
de bruxelles



AU THÉÂTRE DES MARTYRS
02 – 13.04

Brandy Alexander
Claire Bodson
Maxime Bodson
Iacopo Bruno
Vanessa Compagnucci
Stanislas Drouart
Nelly Framinet
Gwendoline Gauthier
Francesco Italiano
Philippe Joussette
Nina Juncker
Alain Max Le Roche
Sarah Lefevre
Gaetan Lejeune
Jean-François Lejeune
Gauthier Minne
Fred Op De Beek
Pierre Ottinger
Yannick Renier
Stefano Serra
Simon Siegmann
Consolate Siperius
Nicolas Stroïnovsky
Antoine Vilain
Christophe Van Hoorde
Olivier Waterkeyn



Les enfants du soleil

**PRIX
DE LA
CRITIQUE
2017**

Marie Bos Meilleure actrice
Yannick Renier Meilleur acteur
Simon Siegmann Meilleure scénographie

MAXIME GORKI / CHRISTOPHE SERMET / CIE DU VENDREDI

J'ai choisi *Les Enfants du soleil* parce que ça parle de misère sociale et de recherche de beauté par le biais de la fable et de la comédie. Six personnages en quête de sens ont le privilège (ou le malheur) de l'insouciance. Ils jouent un jeu de société grandeur nature dont la règle semble être la franchise : ils ne se cachent rien. Sauf peut-être l'essentiel. Dehors, une épidémie se répand. « C'était la musique de la révolution » dit un vieux bolchevik dans un flashback.

CHRISTOPHE SERMET

Virevoltant, charnel, corsé, sexy. Le spectacle fait carton plein. LE SOIR ****

Brillant et poignant. LA LIBRE BELGIQUE ***

Acteurs excellents. LA PREMIÈRE / RTBF

Respire l'intelligence et le sens du spectacle. Bouillonnant et précis, déconcertant et tellement cohérent. Jubilatoire. L'ÉCHO

Une symphonie russe orchestrée par un grand chef. RTBF.BE ****

Spectacle nominé à 5 reprises aux Prix de la Critique 2017 !

(Meilleur spectacle, Meilleur comédien/Yannick Renier, Meilleure comédienne/Claire Bodson, Meilleur espoir féminin/Gwendoline Gauthier, Meilleure scénographie/Simon Siegmann)

Avec Claire Bodson, Iacopo Bruno, Vanessa Compagnucci, Gwendoline Gauthier, Francesco Italiano/Christophe Sermet (11-13 avril), Philippe Jeusette, Sarah Lefèvre, Gaetan Lejeune, Yannick Renier et Consolate Sipérius.

D'après Maxime Gorki

Mise en scène Christophe Sermet

Texte français et adaptation Natacha Belova et Christophe Sermet

Scénographie et lumières Simon Siegmann

Costumes Brandy Alexander et Christophe Van Hoorde

Création sonore et musique Maxime Bodson

Création vidéo Stefano Serra

Assistante à la mise en scène Nelly Framinet

Régie son Jean-François Lejeune

Régie lumière Gauthier Minne

Régie plateau Stanislas Drouart

Régie vidéo Nicolas Stroïnovsky

Habilleuse Nina Juncker

Construction du décor et mobilier Olivier Waterkeyn, Alain-

Max La Roche, Fred Op De Beeck

assisté de Pierre Ottinger

Régie générale Antoine Vilain



Photo Marc Debelle



MAXIME GORKI

AUTEUR

Maxime Gorki est un écrivain russe né en 1868 et mort en 1936 à Moscou. Il est considéré comme un des fondateurs du réalisme socialiste en littérature et un homme engagé politiquement et intellectuellement aux côtés des révolutionnaires bolcheviques. Enfant pauvre, autodidacte, il devient un écrivain célèbre dès ses débuts littéraires. Auteur de nouvelles pittoresques mettant en scène les misérables de Russie profonde : *Essais et Histoires*, 1898, de pièces de théâtre dénonciatrices comme *Les Bas-fonds* en 1902 ou de romans socialement engagés comme *La Mère*, publié en 1907. Gorki partage l'idéal des partis progressistes et se lie avec les bolcheviks et avec Lénine. Plusieurs fois emprisonné pour ses prises de position, en particulier lors de la révolution de 1905, il quitte la Russie et voyage aux États-Unis pour collecter des fonds pour le mouvement bolchévique. À son retour en 1906, il doit s'exiler à Capri pour des raisons à la fois médicales et policières. Rentré en Russie à la suite d'une amnistie en 1913, Maxime Gorki est proche de Lénine et des révolutionnaires, mais formule des critiques dès novembre 1917 qui lui valent les menaces du pouvoir : inquiet et malade de la tuberculose, il quitte la Russie en octobre 1921 et se fixe de nouveau dans le sud de l'Italie en 1924. Encouragé par Staline, il revient plusieurs fois en URSS après 1929 et s'y réinstalle définitivement en 1932 : il devient un membre éminent de la nomenklatura soviétique et participe à la propagande du régime qui l'honore mais le surveille en même temps. Il meurt en juin 1936 dans des circonstances qui ont prêté au soupçon. Le régime lui organisera des funérailles nationales et en fera l'écrivain soviétique par excellence.



CHRISTOPHE SERMET

METTEUR EN SCÈNE

Né le 16 avril 1971 à Berne, Christophe Sermet vit et travaille à Bruxelles. Il œuvre un temps comme graphiste avant de bifurquer vers des études de comédien au Conservatoire de Lausanne. En 1993, il décide de quitter la Suisse pour la Belgique où il entre au Conservatoire Royal de Bruxelles, dans la classe de Pierre Laroche. Dès sa sortie, il travaille en tant que comédien, essentiellement en Belgique francophone. En 2000, il participe à *L'École des Maîtres*, dont le maître de stage est Eimuntas Nekrošius. De cette rencontre naît le désir de mettre en scène. Participation ensuite à la longue tournée italienne du spectacle *Il Gabbiano*, issu du stage de *L'École des Maîtres*. Première mise en scène en 2005, au théâtre Le Public, *Vendredi, jour de liberté* de Hugo Claus. En 2006, il est lauréat du Prix Jacques Huisman, ce qui lui permet, en 2010, d'être assistant à la mise en scène de Krzysztof Warlikowski sur *Un tramway* au Théâtre de l'Odéon à Paris. En 2007, il devient intervenant régulier au Conservatoire Royal de Mons. En octobre 2013, Christophe Sermet intervient pour la première fois au Conservatoire de Liège en conduisant un projet autour de *Hamlet* avec les élèves de première année. De 2008 à 2018, il est artiste associé au Rideau de Bruxelles où il met en scène, successivement *Hamelin* de Juan Mayorga, *Une laborieuse entreprise* de Hanokh Levin et *Antilopes* de Henning Mankell. Pour sa quatrième mise en scène au Rideau de Bruxelles, il monte *Mamma Medea*, création en français de la pièce de l'auteur flamand Tom Lanoye. En mars 2012, il est invité au Festival XS du Théâtre National où il monte la pièce courte *La jeune fille et la mort II (Drames de princesses)* d'Elfriede Jelinek. En 2013, il fonde la Compagnie du Vendredi, structure qui abritera désormais ses activités théâtrales. En septembre 2013, il crée *Seuls avec l'hiver* de Céline Delbecq dans le cadre du RRRR Festival au Rideau de Bruxelles. Novembre 2014, création de *Vania !* En février 2015, il met en scène une pièce singulière de Hugo Claus, *Gilles et la nuit* créée à Carthago Delenda Est à Anderlecht. Octobre 2016 : reprise de *Vania !* (Rideau @ Marni) et en avril 2017 : création en Belgique francophone des *Enfants du soleil* de Maxime Gorki (Rideau @ Théâtre des Martyrs). *Dernier lit* d'après la nouvelle de Hugo Claus est créé en mars 2018 (Rideau @ KVS) dans la cadre du dixième anniversaire de la mort de l'auteur (nomination Meilleure comédienne aux prix de la Critique pour Claire Bodson). En janvier 2019, Christophe Sermet revisite un classique de Shakespeare et crée *La reine Lear* de Tom Lanoye au Théâtre National.

TCHEKHOV, GORKI

DIPTYQUE

Il s'agit pour la Compagnie du Vendredi et moi d'une suite logique, après la création de *Vania !* d'après Anton Tchekhov. Ce projet Gorki, après Tchekhov, permet de pousser plus loin notre aventure dans le théâtre russe du tournant des 19e / 20e siècles. Nous envisageons les deux spectacles comme un diptyque, en nous servant de l'expérience du premier pour progresser logiquement d'une théâtralité de l'intime vers un théâtre plus politique. Gorki fait forcément penser à Tchekhov mais, bien qu'ils furent amis, les deux hommes ne se ressemblaient guère. Là où Tchekhov reniait tout engagement politique - se contentant d'être un humaniste irréductible et engagé - Gorki épousa les idées révolutionnaires. Il dépeindra sans relâche cette bourgeoisie sourde au monde dont elle est coupée et aveugle aux souffrances du peuple qu'elle domine, cela dans le but de la sensibiliser aux idées révolutionnaires. Sa réalité sociale est plus âpre, les rapports de classes sont tranchés. Contrairement à Tchekhov qui pose de plus haut son regard d'entomologiste sur de petits échantillons d'humains, Gorki se place à hauteur d'homme, retrousse les manches et se jette dans la mêlée. Écrivain physique, il va au contact et ne craint pas les coups.

CHRISTOPHE SERMET

compagnieduvendredi.be



Photo Marc Debelle

LABORATOIRE ET EXPÉRIENCES

Les Enfants du soleil, c'est une série d'expériences en laboratoire, à l'image de celles effectuées tout au long de la pièce par Pavel Protassov, le scientifique naturaliste et utopiste, au centre de la petite communauté gorkienne. Laboratoire amoureux, laboratoire du vivre en société, l'expérience d'imaginer cette société, de la rêver meilleure... Et forcément laboratoire politique. Ce laboratoire d'expériences protéiforme se tient dans le creuset domestique, au cœur du foyer bourgeois, à la table de la cuisine. L'ensemble est agencé comme une comédie, mais qui se jouerait sur un volcan. Il y a, en dessous, un grondement qui ne demande qu'à jaillir. Seul le personnage de Liza, sœur névrotique de Protassov semble en percevoir les signes annonciateurs. Elle fait partie, avec son frère, d'un noyau de six personnages en quête d'une société meilleure. Sorte de club utopiste issu de l'intelligentsia typiquement russe du début du vingtième. Bien que peu définis socialement, ils sont extraits de la classe aisée et dominante. Ce qui les rapproche, c'est leur fond humaniste et progressiste, eux qui ont accès au savoir et à la culture. C'est ce qui les différencie de l'autre groupe, les domestiques, les dominés... L'écriture de Gorki, humaniste acharné, est animée par la quête de l'homme nouveau. Nul doute qu'il avait adhéré au mouvement révolutionnaire sans calcul ni arrière-pensées, croyant à l'utopie d'une société où l'éducation, l'accès à la culture et la foi dans les sciences rendraient l'homme apte à prendre son destin en main et à rendre la vie collective lumineuse. Ayant beaucoup bourlingué dans les coins les plus reculés de l'immense Russie, il se désespérait de la violence et de la misère qu'il rencontra dans les classes dites inférieures. Les avis et théories exposées par les personnages des *Enfants du soleil* sont en partie les siennes, sans doute, mais elles sont sans cesse remises en discussion et en question tout au long de la pièce. Un grand jeu de société, en quelque sorte. Un détour par l'infiniment grand (les astres) ou le ridiculement petit (les molécules), pour finalement se recentrer sur ce qui doit compter avant tout : l'humain à la recherche d'un sens.

Il nous importe aujourd'hui d'adopter un point de vue contemporain sur des questions qui n'ont rien perdu de leur brûlante actualité. Il s'agit de questionner notre façon d'être en relation. De mélanger, sans précautions, intime et public. De confronter les questionnements

pré-soviétiques de Gorki et de ses figures issues d'une intelligentsia déjà lointaine à nos préoccupations progressistes d'humanistes contemporains pétris d'art et de culture... puis observer quelle réaction en résultera. La singularité des *Enfants du soleil* est son potentiel comique. Là où habituellement mensonges et dissimulations sont le carburant dramaturgique de la comédie de mœurs, la comédie aigre-douce de Gorki a ceci de particulier que son moteur principal est la sincérité. C'est en quelque sorte une comédie de mœurs à l'envers. Au lieu de se dissimuler leurs amours, les personnages retournent leur âme secrète comme un gant vers l'extérieur. Ce mécanisme cache une réalité plus grave et potentiellement violente : celle de la lutte des classes. Même avec les meilleures intentions du monde, ces derniers pourraient bien voir l'expérience leur péter à la figure. À l'extérieur de l'appartement de Protassov, il y a le monde. Monde forcément imparfait, sauvage et injuste. C'est le monde nouvellement industrialisé où se propage un mal diffus favorisant l'agitation. Dès le début, il est question d'une matière impalpable et moléculaire. Elle est dans l'air, c'est le choléra, un mal qui se propage. Au fil de la pièce, l'extérieur enserre l'intérieur de la maison, s'infiltré et s'insinue. Le soupçon de quelque chose de chimique qui se transmet entre classes sociales, qui ne se voit pas et qui rend nerveux. Il y a du « Almodovar » dans la maison Protassov, avec ces hommes et ces femmes au bord de la rupture. Une maison, une ville, une société au bord de la crise de nerfs. Hermétique vers l'extérieur, la maison est transparente à l'intérieur. Les murs s'effacent, la vie de la maison forme un organisme à plusieurs têtes qui ne parviennent pas à se comprendre. Une microsociété au bord du déchirement, menacée de l'intérieur par le bouillonnement qui lui est propre et, de l'extérieur, par l'épidémie des idées de révolte et de l'irrépressible volonté de changement.



Photos Marc Debelle

RENCONTRE AVEC CHRISTOPHE SERMET

Propos recueillis par Cédric Juliens, le 23 février 2014

Cédric Juliens – En 2014, puis en 2016 en reprise, tu as présenté *Vania !* d’après Tchekhov. À nouveau, tu te frottes à un univers et une écriture russes du début du XXe siècle. Mais cette fois, tu abordes différemment l’œuvre

Christophe Sermet. – Ce n’est pas le même travail d’adaptation qu’avec *Vania !*, où j’étais très respectueux de l’écriture. Ici, on s’empare d’un matériau que l’on manipule à la manière d’une expérimentation. C’est une pièce foisonnante. Gorki l’a écrite après une longue maturation, mais seulement en une semaine, après avoir été incarcéré à la forteresse des tsaristes pour avoir participé à un mouvement de foule de la Révolution de 1905. Il subsiste donc dans ce texte une urgence, qui, par ailleurs, a un côté politico-scientifique.

C. J. – C’est ta deuxième collaboration avec Natacha Belova pour la traduction.

C. S. – Nous avons travaillé une première version « mot à mot », oralement. Puis, de mon côté, je réécris. Je laisse encore des variantes entre parenthèses, sous réserve de mise à l’épreuve avec les comédiens sur le plateau.

C. J. – On peut imaginer que ce travail dramaturgique n’a pas de fin ?

C. S. – Oui, il va continuer en répétition. C’est une adaptation ; il est difficile de savoir quand elle s’arrête. Il faut garder un équilibre entre un texte écrit et une langue plate née d’improvisations ; entre une langue contemporaine et un retour à l’original de 1905. Je suis dans la position d’un monteur de cinéma qui n’aurait pas encore toutes les images, ni le son qui va avec. Cette drôle de pièce est un laboratoire de théâtre. C’est un vaudeville loufoque qui glisse vers le drame. Tout est une question de degré. On ne perçoit d’ailleurs pas très bien où se situe le point de vue de l’auteur car la dérision est récurrente. S’agit-il d’une critique de la bourgeoisie idéaliste ? de l’inculture populaire ? En ce sens, il y a principe d’incertitude, presque scientifique. À tous les niveaux, c’est un travail de laboratoire.

C. J. – Avant tout, c’est un laboratoire humain.

C. S. – Oui, la pièce présente un aspect « huis clos », renforcé par une menace extérieure. Avec *Vania !*, la menace était intérieure, c’était l’ennui qui poussait les personnages à se rebeller, ils vivaient avec la crainte d’être responsables de leur propre faillite. Chez Gorki, la menace, c’est le choléra, c’est-à-dire, la révolution qui agite les particules au sein de la société. La faillite qui guette est celle de toute la collectivité. Les idées agitées sont celles de la recherche scientifique : l’utopie de recréer la vie artificiellement et d’en profiter pour l’orienter, de créer une sorte de créature de Frankenstein positive, un monstre de bonheur... ça relève presque de la science-fiction !

C. J. – Cette métaphore du choléra me fait penser à la nouvelle d’E. A. Poe, *Le Masque de la mort rouge*, qui décrit des privilégiés croyant échapper à la peste en se réfugiant dans un château. Finalement la mort est déjà parmi eux...

C. S. – J’ai aussi repensé à cette nouvelle que j’aime beaucoup ! Sauf qu’ici on accuse les médecins d’avoir sciemment infecté le peuple. Plus tard, ce fut effectivement une méthode de la police secrète pour éliminer ses opposants politiques. Gorki est officiellement mort de tuberculose, mais il n’est pas impossible qu’il ait été empoisonné par la police de Staline.

C. J. – Comme dans *Vania !*, il y a une opposition entre un point de vue idéaliste - mais un peu vain - et un discours d’action - mais terre-à-terre.

C. S. – Discourir sur l’utopie, c’est parfois le privilège d’une certaine classe. Gorki met en scène trois types sociaux. L’intelligentsia, qui rêve un avenir meilleur. C’est un milieu d’artistes, d’académiques, de professions libérales, de femmes modernes, émancipées pour l’époque – à ce titre, ce n’est pas comme chez Ibsen, elles sont des moteurs, elles dirigent les affaires. En dessous des privilégiés, le peuple, condamné à la survie, à l’inculture et à la débrouille. Enfin, ceux qui font l’aller-retour entre ces deux mondes, les petits commerçants, les capitalistes en herbe, qui eux aussi prétendent incarner l’avenir – et de façon beaucoup plus concrète que chez Tchekhov. Dans cette pièce, le futur est de l’autre côté de la porte : il se faufille à l’intérieur de l’édifice bourgeois par l’entremise des domestiques.

C. J. – Ce qui fait bouger les lignes, ce sont les rapports d’argent, donc de pouvoir.

C. S. – Quand on suit le parcours de ceux qui veulent s’élever socialement, on voit comme ils sont traités avec mépris par ceux qui sont déjà arrivés – eux, dont la seule préoccupation est de faire l’amour et de jouer, un peu comme les dauphins. Ces nantis, inactifs et rêveurs, sont dérisoires, et en même temps, leurs préoccupations et questionnements sont sincères et profonds.

C. J. – Cette pièce est marquée par un certain ton, par une rapidité des dialogues.

C. S. - Ce qui est frappant, c'est la franchise : tout se dit. C'est un laboratoire de vérité. Les personnages ne calculent rien. Ce qui crée des réactions en chaîne à l'envers. Normalement, la comédie fonctionne sur la dissimulation. Ici, on s'avoue tout, et c'est jubilatoire. Au milieu de ce joyeux bordel, certains vivent la chance de l'insouciance. On peut faire un rapport avec les années '70. Peut-être que ces personnages fabriqueraient en laboratoire une sorte de pilule du bonheur. Cela pourrait être du LSD, qu'ils testent sur eux-mêmes. Les domestiques, eux, n'ont pas ce privilège.

C. J. – On vient à la mise en scène proprement dite. Qu'est-ce qui se dégage de ton travail actuellement ?

C. S. - Je reste dans des dispositifs simples, relativement épurés et élémentaires. Les dialogues des *Enfants du soleil* sont devenus concrets dès que j'ai commencé à les imaginer à une table de cuisine. Je n'arrivais pas à concevoir qu'on échafaude des d'utopies - que les personnages refassent le monde - perdus dans un espace mental abstrait. Avec Simon Siegmann, qui avait déjà signé *Vania !*, on était partis au départ sur un projet de scénographie d'un intérieur très réaliste. On a ensuite allégé, épuré, pour davantage évoquer que figurer. Reste une très longue table, lieu concret de débat et d'activités sociales ou culinaires, table de cuisine dilatée, agrandie, comme sous une loupe. C'est le lieu de toutes les expériences... l'endroit où l'on dissèque l'avenir, où on le cuisine, le triture...



Photo Marc Debelle

C. J. – Et pourtant, aucune idée n’arrive à être développée...

C. S. – Dans ce lieu, il y a toujours quelque chose qui fait irruption de l’extérieur et qui bouscule toute métaphysique. Ce dont ils parlent est fondamental d’un point de vue politique mais, contrairement à Ibsen, qui est beaucoup plus sérieux, la dérision est toujours au tournant. Quand ça devient trop grave, Gorki enclenche un mécanisme comique.

C. J. – On dirait que les personnages se débattent dans une hystérie du désespoir...

C. S. – Leurs prétendues engueulades sont une forme d’hystérie, oui, ou plutôt d’enthousiasme effréné... Il y a une fièvre inhérente à la situation. Ici, on ne discute pas dans un salon pour se battre contre l’ennui. On vise plus haut, plus loin, trop loin... Dans la cuisine-laboratoire, le moteur tourne à plein régime, mais personne ne sait pour aller où ! Cela ne semble pas grave, pourvu qu’on agite le cocotier, par curiosité de voir ce qui pourrait en tomber. Et par pulsion sentimentale, évidemment. Ces six personnages en quête de sens sont tous profondément sentimentaux. Comme dans les films d’Almodovar. Le groupe est mû par une forte pulsion de vie, qui génère une espèce d’accumulation d’idées dans une cacophonie organisée. Tout cela est très vivant, jusqu’au moment où l’on se dit que ça pourrait se terminer en eau de boudin. Comme toute révolution... Il y aura un mort d’ailleurs. Un des six restera sur le carreau.

C. J. – Je remarque que, depuis plusieurs spectacles, tu aimes travailler le groupe, la famille. C’est une volonté d’engager beaucoup de comédiens ? Et souvent les mêmes ?

C. S. – J’aime du monde sur le plateau même si c’est difficile de faire répéter dix acteurs ensemble. C’est une autre énergie. Dix personnes en répétition, ça démultiplie les points de vue. Il y a plus de diversité. La distribution n’est pas homogène, il y a des jeunes, des expérimentés. Ça me stimule. Par ailleurs, je trouve important de pouvoir jouer un conflit en groupe devant des spectateurs, un autre groupe. C’est salutaire et réconfortant. Je le fais travailler dans un espace assez réduit, comme poussé vers les spectateurs. J’aime beaucoup l’idée d’avoir, aujourd’hui, beaucoup de monde sur un plateau de théâtre, dans un espace volontairement trop exigu... C’est vrai que j’ai une complicité avec ces acteurs qui sont comme une famille de théâtre. On transfère d’ailleurs parfois des aspects d’un spectacle sur l’autre, comme si on jouait sur fond d’un répertoire. C’est pourquoi, à l’avenir, on aimerait jouer *Vania* ! et les *Enfants du soleil* sous forme de diptyque.

C. J. - *Les Enfants du soleil*, c'est une métaphore politique sur le « vivre ensemble » ?

C. S. - La révolution russe est compliquée. Elle est traversée par des courants très différents. Et sans l'obstination de Lénine, cela n'aurait sans doute jamais été aussi loin. Dès qu'on réunit dix personnes à propos de choix d'existence, cela devient compliqué de discuter. Le pari de Gorki, c'est que l'on peut éduquer le peuple par les Lumières. Le peuple s'élèvera par la connaissance et une conscience politique. Gorki est traversé par un profond humanisme. Mais personne n'est sauvé d'emblée. Si on peut améliorer la société, cela reste toutefois difficile à mettre en pratique. C'est déjà difficile dans une maison, alors à l'échelle de tout un pays. Ce qui est beau c'est qu'aucune vérité n'est assénée, alors que Gorki, avant 1917, était un auteur explicitement engagé du côté des bolcheviks - mais qu'il n'a cessé de critiquer ouvertement. Il avait perçu très tôt leurs dérives autoritaires et leur manque d'humanisme. Ce qui n'a pas empêché qu'il devienne par la suite un emblème de l'état soviétique. Gorki est complexe et surprenant, à la fois enthousiasmant et décevant. Comme ses personnages.



Photo Marc Debelle

EXTRAITS



Photo Alice Piemme

***LA CHIMIE, LA CHIMIE ! C'EST UNE SCIENCE STUPÉFIANTE, VOUS SAVEZ ! EXTRAORDINAIRE !
UNE SORTE D'ŒIL QUI VOIT TOUT. SON REGARD PERÇANT ET AUDACIEUX PÉNÈTRE AUSSI
BIEN LA MASSE INCANDESCENTE DU SOLEIL QUE LES TÉNÈBRES DE L'ÉCORCE TERRESTRE,
LES PARTICULES INVISIBLES DE VOTRE CŒUR, OU LES MYSTÈRES DE LA STRUCTURE DES
PIERRES ET OU ENCORE, LA VIE SILENCIEUSE DE L'ARBRE. PARTOUT ELLE DÉCÈLE
L'HARMONIE, ELLE CHERCHE OBSTINÉMENT L'ORIGINE DE LA VIE...***

PROTASSOV - ACTE 1

***TOUT VIT, LA VIE EST PARTOUT. ET PARTOUT IL Y A DES MYSTÈRES. APPROCHER LES
MERVEILLES ET LES PROFONDES ÉNIGMES DE L'EXISTENCE, DÉPLOYER TOUTE L'ÉNERGIE
INTELLECTUELLE DONT ON EST CAPABLE POUR LES RÉSOUDRE - VOILÀ CE QUE C'EST
VRAIMENT QUE LA VIE HUMAINE.***

MELANIA - ACTE 1

L'ÉQUIPE



Claire Bodson



Sarah Lefèvre



Marie Bos



Gaetan Lejeune



Gwendoline Gauthier



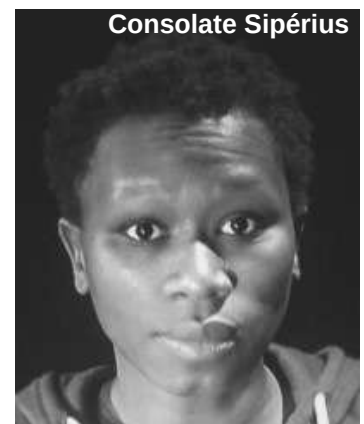
Francesco Italiano



Philippe Jeusette



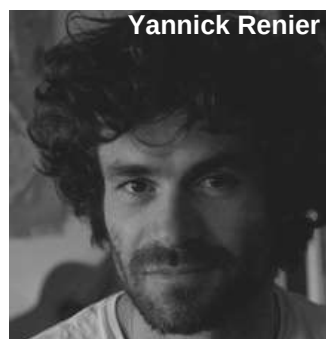
Iacopo Bruno



Consolate Sipilérius



Vanessa Compagnucci



Yannick Renier

Claire Bodson (Melania)

Claire Bodson est née à Liège en 1973. À 18 ans, elle entre au Conservatoire de Bruxelles dans la classe de Pierre Laroche. Elle travaillera par la suite avec certains des professeurs qu'elle y a rencontrés dont Frédéric Dussenne. C'est au Conservatoire qu'elle rencontre Christophe Sermet avec qui elle collabore depuis pour plusieurs spectacles : *Mamma Medea* de Tom Lanoye (Meilleure comédienne au Prix de la Critique 2012), *Dernier lit* de Hugo Claus (Nominé Meilleure comédienne aux Prix de la critique 2018), *La reine Lear* de Tom Lanoye. Le public a pu la voir dans *J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin* aux côtés de Philippe Jeusette. Ces dernières saisons, elle a participé au travail de Guy Cassiers, d'Antonio Araujo et de Virginie Thirion.

Marie Bos (Liza)

Après une formation de comédienne (1996-1999) à L'Insas, Marie Bos travaille avec de nombreux créateurs belges dont Wim Vandekeybus (*Scratching the Inner fields*). Du côté francophone, elle collabore à plusieurs reprises avec Claude Schmitz (*Amerika*), Guillemette Laurent (*Mara/Violaine* et *Le Fond des Mers*), Zouzou Leyens (*In the Forest is A Monster*), Isabelle Pousseur (*L'homme des Bois*), Anne Thuot (*J'ai enduré vos discours*), David Strosberg (*L'enfant rêve*), Stéphane Arcas (*L'argent* et *Bleu bleu*). En 2016, elle joue à l'Odéon à Paris (*Nous sommes repus mais pas repentis*). En 2017, elle joue au Varia dans *Apocalypse bébé* de Virginie Despentes, mise en scène et adaptation de Selma Alaoui. Au cinéma, elle joue entre autre le rôle titre du film *Amer* réalisé par Bruno Forzani et Hélène Cattet. En 2014, elle fonde avec Estelle Franco, Francesco Italiano et Guillemette Laurent le « Colonel Astral », collectif avec lequel elle crée en juin 2015 le spectacle *Nasha Moskva* au Théâtre Océan Nord. Spectacle programmé au Festival d'Avignon 2016. Marie Bos étant actuellement en congé de maternité, Sarah Lefèvre reprendra le rôle de Liza dans le cadre des représentations au Théâtre des Martyrs et des dates de tournée qui s'en suivront.

Sarah Lefèvre (Liza)

Lauréate de l'École d'Acteurs de Liège (l'ESACT) en 2011. Sarah Lefèvre joue notamment dans *L'indigène* de F.X. Kroetz mis en scène par Nathalie Mauger, *La dispute de Marivaux* mis en scène par Emanuel Dekoninck. Elle débute sa collaboration avec Christophe Sermet en 2014 en intégrant la distribution de *Vania !* (Coproducteur Rideau de Bruxelles et Compagnie du Vendredi, Meilleure spectacle aux Prix de la Critique 2015, reprise en 2016). Au sein du Collectif IMPAKT, elle co-crée et joue dans *Blackbird*. En 2013, elle est assistante du cours de tragédie dispensé par Nathalie Mauger à l'ESACT. Elle est l'actrice principale du court-métrage *Paul est là* de Valentina Maurel sorti en juin 2016 et joue aussi dans le court-métrage de Noah Dodson. En 2017, le public a pu la découvrir dans *J'accuse* d'Anick Lefebvre mis en scène par Isabelle Jonniaux (Le Rideau @ Atelier 210).

Iacopo Bruno (Nazar-Micha Avdëïévitch)

Iacopo Bruno est sorti du Conservatoire de Mons en juin 2015 de la classe de Frédéric Dussenne. Élève de Thierry Lefèvre, Yasmine Lassaal, Bernard Clair, Christophe Sermet, Luc Dumont, Pascal Crochet, José Besprosvany et Lorent Wanson. Il y travaille Molière, Shakespeare, Rostand, Pasolini, Hugo, Pommerat, Pagnol, Perec, Mabardi, Tchekhov, Sophocle et Massini. Grâce à sa maman, il découvre le Théâtre Action. Grâce à son père, il découvre que faire de l'art c'est avant tout réunir des gens de partout. C'est cela qui le pousse aujourd'hui à vouloir faire de la mise en scène. Prendre la parole de là où il est. Aux derniers Prix de la Critique, il s'est vu décerner le prix du Meilleur espoir pour sa prestation dans *Lehman Trilogy*, une saga addictive en trois épisodes mise en scène par Lorent Wanson. En septembre 2018, il crée *Lutte des classes* d'après Ascanio Celestini au Théâtre des Martyrs avec Salomé Crickx.

Vanessa Compagnucci (Éléna)

Vanessa Compagnucci suit une formation de comédienne à l'Accademia d'Arte Drammatica del teatro politeama de Naples. Elle est amenée à travailler avec les metteurs en scène : Christophe Sermet (*Hamelin de Juan Mayorga*), Frédéric Dussenne (*Bête de style* de Pier Paolo Pasolini), Fausto Russo Alesi, Eimuntas Nekrošius, Giampiero Rappa, Fausto Paravidino, Giancarlo Sepe, Mamadou Doume, Memé Perlini, Tony Bertorelli, Luigi De Filippo, Luigi Squarzina, Enrico Maria Salerno. On peut la voir au cinéma dans les longs métrages : *I figli della notte* de Andrea de Sica, *Il mangiatore di pietre* de Nicola Bellucci, *Il gioiellino* de Andrea Molaioli, *A/R* de Marco Ponti. Et dans des séries comme *Romanzo Siciliano* de Lucio Pellegrini, *Una mamma imperfetta* de Ivan Cotroneo, *Arthur* de Nick Rusconi, *Il clan dei Camorristi* de A. Angelini.

Gwendoline Gauthier (Fima-Loucha)

Gwendoline Gauthier est née en 1989 dans le Sud-Ouest de la France. À 16 ans, elle s'installe à Paris pour y faire du théâtre. Au Lycée Claude Monet, elle travaille avec Brigitte Jacques Wajeman. Elle suit ensuite trois ans de cours au Conservatoire du XVI^e arrondissement où elle travaille avec Stéphane Auvray Nauroy et Éric Jakobiak. En 2010, elle part vivre à Liège où elle suit les cours de l'ESACT. Elle travaille notamment avec Mathias Simons, Raven Ruëll, Vincent Hennebicq, Jeanne Dandoy. Elle participe également à une performance de Romeo Castellucci, *Acteur, Ton nom n'est pas exact*. Elle fait partie intégrante du collectif 4MM pour le Festival de Liège 2013. À sa sortie, elle joue pour Julien Rombaux au Furious Festival dans *Love and Money* de Dennis Kelly et *Voir Clair* de Mayenburg. En 2016, elle intègre la distribution de *Des mondes meilleurs* mis en scène par Philippe Sireuil. En 2017, elle travaille sous la direction de Christophe Sermet dans *Les enfants du soleil*, une production du Rideau de Bruxelles et de la Cie du Vendredi. Rôle pour lequel elle a été nominée comme meilleur espoir féminin au Prix de la Critique 2017. Elle rejoint ensuite la bande d'Axel Cornil (metteur en scène associé du Rideau de Bruxelles) et interprète (entre autres) le rôle de Biscuit dans *Ravachol* (création à Mars Mons Arts de la scène en février 2019 et reprise à Bruxelles Le Rideau @ 140).

Francesco Italiano (Vaguine)

Francesco Italiano est né à Pise, il a fait sa scolarité à Grosseto, il a découvert le théâtre à Sienne, puis il est parti à Rome pour apprendre à vivre, bref, Francesco Italiano est italien. Pour des raisons qui dépassent la raison cela fait maintenant dix ans qu'il habite en Belgique, il a fait des études de théâtre au Conservatoire de Liège, il a travaillé sur *Anathème* de Jacques Delcuvellerie, *Dju* de Charlie Degotte, *La fontaine au sacrifice* du groupe TOC et sur *Hamelin* et *Mamma Medea* mis en scène par Christophe Sermet, *Projet Ibsen* mis en scène par Guillemette Laurent, *Nasha Moskva* aux côtés de Marie Bos et Estelle Franco, sélectionné au Théâtre des Doms. Vu qu'à Rome il n'a rien appris, il a décidé d'essayer le yoga, du coup ça va mieux. Il aime le jardinage comme son père et il déteste Berlusconi comme sa mère. Loin d'incarner le cliché du macho italien, il adore les pâtes, la pizza et le foot.

Philippe Jeusette (Tchépournoi)

Diplômé de l'INSAS, Philippe Jeusette a été nommé à cinq reprises aux Prix de la Critique comme Meilleur comédien. Depuis 1987, il a joué plus de quatre-vingts spectacles dont *Mamma Medea*, *Vania !*, *Les enfants du soleil* et *La reine Lear* mis en scène par Christophe Sermet ; *Occident* et *Lucrece Borgia* mis en scène par Frédéric Dussenne ; *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* de Jean-Marie Piemme, *Le Misanthrope* de Molière, *La Forêt* d'Alexandre Ostrovski, *Mesure pour Mesure* de William Shakespeare au Théâtre National. *J'habitais une petite maison sans grâce, j'aimais le boudin* programmé au Théâtre des Doms. Récemment, il incarnait le double de Patrick Declerck dans *Crâne* mis en scène par Antoine Laubin (Le Rideau @ Varie). Au cinéma, il a tourné sous la direction de Luc et Jean-Pierre Dardenne, Philippe Blasband, Frédéric Fonteyne. Le public le retrouve également dans la deuxième saison de la série RTBF : *Ennemi public*.

Gaetan Lejeune (Igor)

Gaetan Lejeune est un comédien français né en 1969. Il a suivi une formation à l'INSAS et a travaillé notamment avec Isabelle Pousseur (*Woytzeck*), David Strosberg (*Mein Kampf (farce)*), Jean-Michel d'Hoop, Pascal Crochet, Nathalie Mauger, Jean-Claude Berrutti (*Bettina*) Laurent Pellye, Emmanuel Texeraud (*L'Intruse*), Anne-Cécile Vandalem (*Still too sad to tell you*), Magali Pinglaut (*On achève bien les chevaux*), Christophe Sermet (*Hamelin, Les Enfants du soleil*), Dominique Roodthoof (*La pluie d'été*) ainsi que dans le secteur jeune public.

Yannick Renier (Protassov)

Yannick Renier sort du Conservatoire de Bruxelles à 21 ans. Il travaille ensuite aux côtés de metteurs en scène tels que Frédéric Dussenne, Wajdi Mwouawad, Thierry Lefèvre, Adrian Brine, Dereck Golby, Pierre Laroche, Édith Depaule, Pietro Pizzuti et Christophe Sermet avec qui il a déjà partagé l'aventure de *Vendredi, jour de liberté* de Hugo Claus, *Mamma Medea* de Tom Lanoye, *Vania !* de Tchekhov, *Les Enfants du soleil* de Maxime Gorki et *La reine Lear* de Shakespeare. C'est avec Joachim Lafosse que Yannick entre dans le milieu du cinéma avec le film *Nue Propriété*. Il tournera ensuite pour Christophe Honoré, Brigitte Rouan, Ducastel et Martineau, Sébastien Lifshitz, Jean-Marc Moutout, Caroline Huppert, Philippe Lioret,... Il coécrit avec son frère Jérémie Renier *Les Carnivores*, premier long métrage qu'ils coréalisent, avec Sara Forestier et Mélanie Thierry dans les rôles principaux.

Consolate Sipérius (Antonovna)

D'origine burundaise et arrivée tard en Belgique, le français n'était pas son fort. Elle a rencontré le théâtre sur son chemin. Il a été son moyen de communication. Aujourd'hui et pour les années à venir, même en ayant les cheveux blancs de Morgan Freeman, ce sera son lieu de vie, d'échange, de découvertes, de partage ! Consolate a été nommée au Prix de la Critique 2014 comme Meilleur espoir féminin pour son rôle dans *Éclipse Totale* mis en scène par Céline Delbecq. En 2016, elle participe à la création de *Compassion* de Milo Rau à la Schaubühne (tournée internationale). Le public a pu la voir dans *Crever d'amour* d'Axel Cornil mis en scène par Frédéric Dussenne (Une production du Rideau de Bruxelles).

LES ENFANTS DU SOLEIL, C'EST AUSSI...

RENCONTRES

BORD DE SCÈNE / MA 09 avril / après le spectacle

Avec l'équipe artistique et un invité témoin.

Modérateur : **Cédric Juliens**.

AVEC LES PUBLICS JEUNES

Une animation préparatoire de 50 min, gratuite, en classe qui dresse un portrait de l'auteur et du contexte historique de l'écriture de la pièce, présente les personnages et sensibilise les élèves à la scénographie et au jeu d'acteurs.

CONTACTS

Diffusion : Sabine Dacalor / sabinedacalor@trajet-s.com / +33 (0)6 10 01 00 99

Administration Compagnie du Vendredi : Sylviane Evrard / sylvianeavrard@gmail.com / 0476 87 72 87

Presse : Julie Fauchet / presse@rideaudebruxelles.be / 02 737 16 05

Médiation publics jeunes :

Laure Nyssen / educatif@rideaudebruxelles.be / 02 737 16 02 (Rideau de Bruxelles)

Sylvie Perederejew / sylvie.perederejew@theatre-martyrs.be / 02 227 50 04 (Théâtre des Martyrs)

Médiation tous publics :

Muriel Lejuste / muriel.lejuste@rideaudebruxelles.be / 02 737 16 04 (Rideau de Bruxelles)

Carole Rémus / carole.remus@theatre-martyrs.be / 02 2 227 50 03 (Théâtre des Martyrs)

REPRÉSENTATIONS

AU THÉÂTRE DES MARTYRS

Place des Martyrs, 22 - 1000 Bruxelles

AVRIL

MA 02 19 : 00 **MA 09** 19 : 00

ME 03 20 : 15 **ME 10** 20 : 15

JE 04 20 : 15 **JE 11** 20 : 15

VE 05 20 : 15 **VE 12** 20 : 15

SA 06 19 : 00 **SA 13** 19 : 00

DI 07 15 : 00

TOURNÉE

ME 08 MAI : Maison de la culture de Tournai

SA 11 MAI : La-Chauds-de-Fonds (CH)

MA 14 MAI : Nebia (CH)



Photo Marc Debelle

RIDEAUDEBRUXELLES.BE

Le Rideau de Bruxelles est subventionné par la Fédération Wallonie-Bruxelles et reçoit le soutien de la Loterie Nationale. Il bénéficie de l'appui de la Commune d'Ixelles. Et de l'aide de Wallonie-Bruxelles International, de Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse, de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale, du Centre des Arts scéniques et des tournées Art et Vie. Il a pour partenaires la RTBF et Le Soir.